

CHRISTOPHER PIKE

MIDNIGHT Club

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Arnold Petit





CHAPITRE 1



ILONKA PAWLUK SE REGARDA dans la glace et décida qu'elle n'avait rien d'une mourante. Certes, elle avait le visage émacié, amaigri, tout comme le reste de sa personne, mais elle avait le regard vif, une longue et soyeuse chevelure brune et un sourire éclatant de fraîcheur. Elle souriait chaque fois qu'elle se regardait dans un miroir, même quand elle se sentait abattue. Sourire, c'était facile. En fait, c'était un simple réflexe, en particulier dans les moments où elle se sentait seule et déprimée. Mais même son humeur pouvait s'améliorer, décida-t-elle, et aujourd'hui Ilonka était déterminée à être heureuse. Un vieux cliché lui vint à l'esprit : *Ce jour est le premier du reste de ta vie.*

Cependant, il était tout bonnement impossible d'ignorer certaines vérités.

Sa longue et soyeuse chevelure était en réalité une perruque. Des mois de chimiothérapie avaient eu raison de ses ultimes mèches de cheveux. Elle était encore très malade, c'était certain, et il était probable que cette journée soit une part importante du temps qui lui restait à vivre. Mais pour l'heure elle s'interdisait d'y penser, car cela ne lui était d'aucune aide. Il fallait qu'elle se concentre uniquement sur ce qui pouvait l'aider. Telle

était sa règle de vie. Elle prit un verre d'eau et goba une demi-douzaine de gélules aux plantes. Derrière elle, Anya Zimmerman poussa un grognement désapprobateur. Anya, sa voisine de chambre, était aussi une jeune fille malade. Très malade.

Ilonka fit passer ses pilules avec une gorgée d'eau.

— Je ne comprends vraiment pas comment tu arrives à t'envoyer tout ça d'un coup, dit Anya. Moi, je gerberais tout en moins d'une minute.

Ilonka déglutit et rota discrètement.

— Ça passe mieux qu'une aiguille dans le bras.

— Sauf qu'avec les piqûres l'effet ne se fait pas attendre.

Anya aimait les traitements lourds et les narcotiques. Elle y avait droit, car elle souffrait atrocement et constamment. Anya Zimmerman avait un cancer des os. Six mois plus tôt, pour éviter qu'il ne se propage, on lui avait amputé la jambe droite – en vain. Ilonka observa le reflet d'Anya dans la glace au moment où cette dernière changeait de position pour être plus à l'aise sur son lit. Elle se déplaçait souvent de cette manière, un coup par-ci, un coup par-là, mais elle ne pouvait pourtant pas quitter son corps et c'était bien là le problème. Ilonka reposa son verre d'eau et se retourna. Elle sentait déjà les plantes lui brûler le fond de la gorge.

— Je crois que les plantes font de l'effet, déclara-t-elle. Cela fait des semaines que je ne me suis pas sentie aussi bien.

Anya renifla. Elle était constamment enrhumée. Son système immunitaire était détruit – un effet secondaire habituel de la chimiothérapie et un problème récurrent dont souffraient les «invités» du centre de soins palliatifs de Rotterdam.

— T’as une sale gueule, commenta Anya.

Ilonka se sentit blessée par ces mots, ce qui n’était pas nouveau, mais elle ne pouvait pas lui en tenir rigueur. Anya était du genre mal dégrossi. Ilonka se demandait souvent si c’était la douleur qui la rendait si agressive. Elle aurait aimé l’avoir connue avant qu’elle ne tombe malade.

— Sympa, merci, répondit Ilonka.

— Enfin, je veux dire, t’as une sale gueule par rapport aux Barbies Bronzage qu’on croise dehors dans le vrai monde, précisa Anya avec précipitation. Mais comparée à moi... c’est clair que t’as bonne mine.

Elle renifla et ajouta :

— Je m’excuse. Qui suis-je pour critiquer, pas vrai ?

Ilonka acquiesça.

— N’empêche, je me sens vraiment mieux.

Anya haussa les épaules, comme si ce n’était pas une si bonne nouvelle que ça. Comme si ressentir une amélioration de son état ne pouvait que retarder l’inéluctable. Mais elle ne s’attarda pas sur la question et ouvrit le tiroir de sa table de nuit, d’où elle sortit un livre. Et pas n’importe lequel : la Bible. La méchante Anya lisait les Saintes Écritures.

La veille, Ilonka lui avait demandé pourquoi elle avait choisi ce bouquin-là. Anya avait ri et rétorqué qu'elle avait grand besoin d'une lecture légère. Qui aurait pu dire ce qu'Anya avait dans la tête? Les histoires qu'elle racontait lorsqu'ils se retrouvaient toutes et tous à minuit étaient souvent sombres et macabres. En fait, Ilonka en faisait même des cauchemars. Difficile de trouver le sommeil quand on dormait près de la fille qui vous expliquait comment Suzy Q avait éviscéré Robbie Right. Les personnages des histoires d'Anya avaient toujours des noms de ce genre.

— Je me sens vaseuse, dit-elle.

De toute évidence, elle mentait. Même à dix grammes de morphine par jour, elle souffrait continuellement. Elle ouvrit sa Bible au hasard et commença à lire. Ilonka se leva et l'observa pendant une bonne minute sans rien dire avant de se décider à lui poser enfin la question :

— Tu es chrétienne?

— Non, je suis mourante, répondit Anya en tournant la page. Les morts n'ont pas de religion.

— Si seulement tu acceptais de me parler.

— Mais je te parle, là. Je suis capable de lire et de discuter en même temps.

Elle marqua une pause et releva la tête.

— De quoi veux-tu qu'on parle? demanda-t-elle. De Kevin?

Ilonka sentit sa gorge se serrer.

— Pourquoi on devrait parler de Kevin?

Anya sourit, une sombre grimace sur son visage malin. C'était une jolie fille : cheveux blonds, yeux bleus, des traits délicats, mais elle était trop maigre. En fait, à l'exception de leur chevelure – quand elle en avait encore, Ilonka avait les cheveux noirs – les deux jeunes filles se ressemblaient beaucoup. Cependant, leurs yeux bleus brillaient de lueurs contraires. Ou alors, ceux d'Anya ne brillaient pas du tout. Elle affichait une froideur qui allait au-delà des traits ravagés de son visage. On pouvait lire sa souffrance dans ses lèvres pincées et dans les petites rides au coin de ses yeux, mais on devinait aussi quelque chose de plus profond, un sentiment presque enfoui qui brûlait d'une flamme sans chaleur. Pourtant, Ilonka aimait bien Anya, elle s'inquiétait pour elle. Mais elle ne lui faisait pas confiance.

— Tu es amoureuse de lui, déclara Anya.

— Qu'est-ce qui te fait croire un truc aussi stupide ?

— La manière dont tu le regardes. Comme si tu étais prête à baisser son pantalon et à l'emmener au septième ciel, à condition que cela ne vous soit pas fatal à tous les deux.

Ilonka haussa les épaules.

— Y a pire comme façon de mourir.

Ce n'était pas la meilleure façon de répondre à Anya, qui replongea le nez dans sa Bible.

— Tu m'étonnes.

Ilonka se rapprocha du lit et se pencha vers elle :

— Je ne suis pas amoureuse de lui. Je ne suis pas en état d'être amoureuse de qui que ce soit.

Anya acquiesça et émit un grognement. Ilonka poursuivit :

— Je ne veux pas que tu dises des trucs pareils. Surtout pas devant lui.

Sa voisine de chambre tourna la page :

— Et que veux-tu que je lui dise ?

— Rien.

— Et toi, tu lui dirais quoi ?

— Rien.

Anya referma subitement son livre sacré. Elle lança un regard froid à Ilonka. Ou était-ce un regard moins froid que d'habitude ?

— Tu voulais qu'on parle, Ilonka. J'ai supposé que tu voudrais parler de trucs plus importants que de médicaments et de piqûres. Tu vis dans le *déni*, et c'est désolant, mais ce sera encore pire de mourir sans rien y changer. Tu es amoureuse de Kevin, n'importe quel imbécile le verrait. Tout le groupe le sait. Pourquoi tu ne lui dis pas ?

Ilonka était complètement abasourdie, mais elle essaya de conserver son sang-froid.

— Il fait partie du groupe, souligna-t-elle. Il est sûrement déjà au courant.

— Il est aussi débile que toi. Il sait rien. Dis-lui.

— Lui dire quoi ? Il a une copine.

— Sa copine est une crétine.

— Tu dis ça de beaucoup de monde, Anya.

— C'est que ça se vérifie avec beaucoup de monde.

Anya haussa les épaules et détourna le regard avant de reprendre :

— Fais comme tu veux, je m'en fous. Dans cent ans, ça n'aura plus la moindre importance. Ou dans cent jours.

Ilonka s'exprima d'une voix blessée – car elle l'était :

— Mes sentiments pour lui sont si évidents que ça ? Anya regarda fixement par la fenêtre.

— Non, je retire ce que j'ai dit. Le groupe ne sait rien du tout. C'est tous des crétins. Je suis la seule au courant.

— Comment tu as deviné ?

Comme Anya ne répondait pas, Ilonka se rapprocha et s'assit sur son lit, tout près de sa jambe amputée. Le moignon était recouvert d'un épais bandage blanc. Anya ne laissait jamais personne voir l'état de sa jambe et Ilonka le comprenait très bien. Anya était la seule patiente de la clinique à savoir qu'elle portait une perruque. Du moins, Ilonka l'espérait.

— Je parle en dormant ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Anya, les yeux toujours rivés sur la fenêtre.

— Tu es voyante, alors ?

— Non.

— Tu as déjà été amoureuse ?

Anya se mit à trembler, mais ça ne dura pas. Elle tourna son visage vers Ilonka. Son regard était à nouveau calme. À moins qu'il n'ait été de nouveau froid.

— Sincèrement, Ilonka, qui pourrait être amoureux de moi? Mon corps est en morceaux.

Elle reprit sa Bible en main et balaya le sujet d'un geste.

— Tu ferais bien de te dépêcher d'aller voir Kevin avant que Kathy ne rapplique. T'es au courant qu'elle vient le voir? C'est le jour des visites.

Ilonka se leva, attristée malgré son envie d'être heureuse, et marmonna :

— Je sais quel jour on est.

Puis elle quitta la chambre.

De l'intérieur comme de l'extérieur, le centre de Rotterham n'avait rien d'un hôpital ou d'une maison de repos classique. Dix ans auparavant, ce manoir appartenait à un magnat du pétrole. Située dans l'État de Washington, à la frontière canadienne, la bâtisse surplombait une rugueuse étendue côtière dont les eaux dures et bleues étaient toujours aussi froides qu'en décembre et s'écrasaient en écume mousseuse sur des rochers déchiquetés qui attendaient, impassibles, l'occasion de punir d'aventureux nageurs. De la fenêtre de sa chambre, Ilonka pouvait entendre le rugissement du ressac qui lui provoquait souvent des rêves, tantôt agréables, tantôt perturbants. Parfois, les vagues la soulevaient pour l'emporter jusqu'à des îles de rêve où elle et Kevin marchaient côte à côte, dans un corps parfaitement sain. Ou alors l'écume froide s'emparait d'elle, l'empalait sur les rochers du littoral et les poissons

venaient se repaître des restes de son corps fendu de part en part. Oui, elle rendait aussi Anya responsable de ces cauchemars-là.

Pourtant, en dépit de ses mauvais rêves, elle adorait vivre près de l'océan. Et elle préférait de loin être à Rotterdam qu'à l'hôpital public où le docteur White l'avait trouvée en train de pourrir sur place. Le docteur White était le fondateur du centre. Il le lui avait présenté comme un endroit où les adolescents se préparaient au plus significatif changement de classe de toute leur vie.

Ilonka avait trouvé que c'était une jolie façon de présenter les choses. Avant de s'embarquer avec une trentaine de jeunes en phase terminale, elle lui avait fait promettre de lui acheter une perruque.

Mais Ilonka n'était pas en phase terminale, bien sûr. Depuis qu'elle prenait soin d'elle, il était bien moins probable qu'elle meure.

Sa chambre était au deuxième étage – il y en avait trois. Dans le long couloir dans lequel elle déambulait après avoir quitté Anya, on trouvait des vestiges prouvant que le centre de soins avait autrefois été une demeure privée. Les vieux tableaux sur les murs, l'épaisse moquette couleur lavande, et même les lustres en cristal – Ilonka aurait pu tout à fait se croire l'hôte de «Tex» Adams, l'homme qui avait cédé au docteur White sa demeure favorite. *Hôpital et hospitalité*, s'amusa Ilonka devant la quasi-gémellité de ces deux mots.

Pourtant, l'odeur de désinfectant qui agressa ses narines au moment où elle atteignait l'escalier, l'éclair blanc en contrebas marquant le début du quartier des infirmières et, plus encore, l'aura de maladie qui saturait l'air lui indiquaient, comme à tout le monde, qu'on n'était pas dans une joyeuse maisonnée pour bourgeois bien portants. Mais dans un lieu morne pour les jeunes pauvres. La plupart des patients du docteur White venaient d'un hôpital public.

Sauf Kevin – ses parents étaient riches.

Tandis qu'elle descendait les marches, Ilonka croisa Spencer Haywood, « Spence » pour les intimes. Un autre membre de leur groupe – le « Midnight Club », comme ils l'avaient nommé. Malgré son cancer du cerveau, il était le moins malade des patients du centre – après elle, bien sûr. La majeure partie des invités de Rotterham passaient leur temps au lit ou cloîtrés dans leur chambre, mais Spence était toujours là, à se balader partout. C'était un garçon plutôt mince – en fait, *tout le monde* était plutôt mince au centre, voire carrément maigre – avec des cheveux châtain bouclés et avec figé sur le visage un de ses éternels demi-sourires qui lui donnaient l'air étrangement narquois. C'était le petit comique de la bande – tous les groupes avaient le leur – et son énergie était contagieuse, même pour des ados dont le flux sanguin était saturé d'antidouleurs. Son visage était aussi fou que ses histoires. Rares étaient les nuits où les contes de Spencer Haywood ne se terminaient pas par une explosion de joie emportant

des dizaines de personnes. Pour Ilonka, c'était un plaisir de traîner avec lui, car il ne parlait jamais comme un mort en devenir.

Ils se croisèrent juste au-dessus du quartier des infirmières. Spence tenait dans sa main droite une enveloppe ouverte et dans l'autre une feuille de papier couverte d'une écriture manuscrite. Il s'exclama :

— Ma petite Polak préférée ! Justement, je te cherchais.

— Je sais, un de tes amis veut me vendre une assurance-vie.

Spence rigola :

— La vie et les soins médicaux. C'est qu'un con, de toute manière. Au fait, tu fais quoi de beau aujourd'hui ? Ça te dirait d'aller à Hawaï ?

— Mes bagages sont prêts. Allons-y ! Comment tu te sens, sinon ?

— Schratte m'a filé un ou deux grammes il y a vingt minutes, alors j'ai l'impression de ne plus trop avoir la tête sur les épaules. Mais c'est plutôt cool comme sensation.

Par « un ou deux grammes », Spencer voulait dire un ou deux grammes de morphine – une forte dose. Il était peut-être capable de se promener, mais sans ses médicaments il souffrait d'épouvantables migraines. Schratte était l'infirmière en chef du service de jour. Quand elle faisait une piqûre, on finissait avec des points de suture. Avec un coup de menton en direction de son enveloppe, Ilonka demanda :

— C'est de la part de Caroline?

Caroline était la copine de Spence, une fille très dévouée – elle lui écrivait presque tous les jours. Spence lisait souvent ses missives au groupe, qui en était arrivé à la conclusion que Caroline était la plus dévergondée du monde.

Il acquiesça vivement :

— Avec un peu de chance, elle va venir me rendre visite ce week-end. Elle vit en Californie, tu vois. Elle n'a pas les moyens de se payer un billet d'avion, mais elle peut prendre le train.

Un mois au centre de Rotterham, c'était un long séjour. La plupart des patients mouraient avant d'arriver jusque-là. Mais Ilonka se dit qu'il serait mal avisé de suggérer que Caroline vienne voir Spence au plus vite.

— Si j'en crois ce que tu nous as dit sur elle, tu vas avoir besoin de plusieurs transfusions après sa visite.

Cette perspective arracha un grand sourire à Spence :

— C'est un plaisir de reconstituer certains fluides corporels. Oh, faut que je te dise pourquoi je te cherchais. Kevin veut te voir.

Le cœur d'Ilonka fit un bond dans sa poitrine – si haut qu'il faillit atterrir en catastrophe.

Elle prit un air détaché :

— Ah oui? À quel sujet?

— J'en sais rien. Il m'a juste dit de te passer le message si je te croisais.